

JEAN-LUC VERNA

ENTRETIEN PAR FLORIAN GAITÉ

UN CORPS PLASTIQUE

Florian Gaité. IL EST DIFFICILE DE PASSER À CÔTÉ DE TA PLASTIQUE DE « MONSTRE », UN CORPS QUE TU TRAVAILLES DEPUIS L'ADOLESCENCE, MAIS QU'ON A MONTRÉ DU DOIGT BIEN AVANT CELA, DÉJÀ ENFANT. CROIS-TU QU'ON NAISSE « MONSTRE », OU QU'ON LE DEVIENNE ?

Jean-Luc Verna. C'est la même chose qu'être homosexuel, on le sait assez tôt. Il y a des enfants qui portent leur étrangeté, qui déparent par leurs proportions, leur grâce, leur maladresse, et d'autres qui sont juste des enfants, en grappe, mignons, bien coordonnés. Je crois qu'on naît monstre, mais qu'on peut passer sa vie à réfréner cet état. Moi, j'ai décidé de ne rien cacher, même quand j'étais parfaitement inconnu. J'ai toujours eu une vision de moi comme quelqu'un de public, j'ai toujours tout montré, même quand je n'avais pas les mots pour l'expliquer.

TU T'EN AMUSES FACILEMENT, ÇA PARTICIPE D'UNE LICENCE D'ARTISTE ?

Je m'en amuse, bien sûr [il me montre sur sa cuisse le tatouage de Siouxsie, qu'il a pris soin d'épiler de façon à laisser apparaître une femme à barbel], mais je fais quand même beaucoup de concessions. Si je me maquillais ou m'habillais comme je le voulais, je ne ferais pas dix mètres dans la rue.

Quant à la licence d'artiste..., elle me permet de faire de la pédagogie avec les connards, je leur réponds « je suis artiste », et ça me dédouane, c'est facile. Mais les gens qui ne sont que bizarres, qu'est-ce qu'ils ont, eux, à répondre ?

DANS UN MILIEU AUSSI SÉRIEUX QUE PEUT L'ÊTRE PARFOIS L'ART CONTEMPORAIN — DAVANTAGE LORSQUE L'ON EST PROFESSEUR DANS UNE ÉCOLE D'ART —, ÇA NE DOIT PAS TOUJOURS ÊTRE ÉVIDENT...

J'y ai exactement la même place que petit dans ma famille, plus grand chez les punks new wave ou dans n'importe quelle communauté, je suis un peu le « bizarre ». Ça me va, mais en même temps c'est pour ça que j'ai arrêté les mondanités. Être l'alibi de l'étrangeté, le folklore, ça ne m'intéresse pas plus que ça.

IL Y A POURTANT QUELQUE CHOSE QUI TIENT DE LA PROVOCATION, NON ? QUAND TU PORTES UN TEE-SHIRT AVEC ÉCRIT DESSUS « J'ENCULE LE PAPE » PENDANT QUE TU DONNES UN COURS DE DESSIN...

Un mec de la DAP (1) s'est même plaint auprès du directeur de la Villa Arson où j'enseigne en me traitant de mécréant. Mais ce n'est pas de la provoc, la provoc, c'est peut-être que sur mon tee-shirt les lettres sont orange fluo sur fond noir et non pas simplement noir sur fond blanc... Ou alors sortir avec un minikilt, ça, oui, c'est provocant.

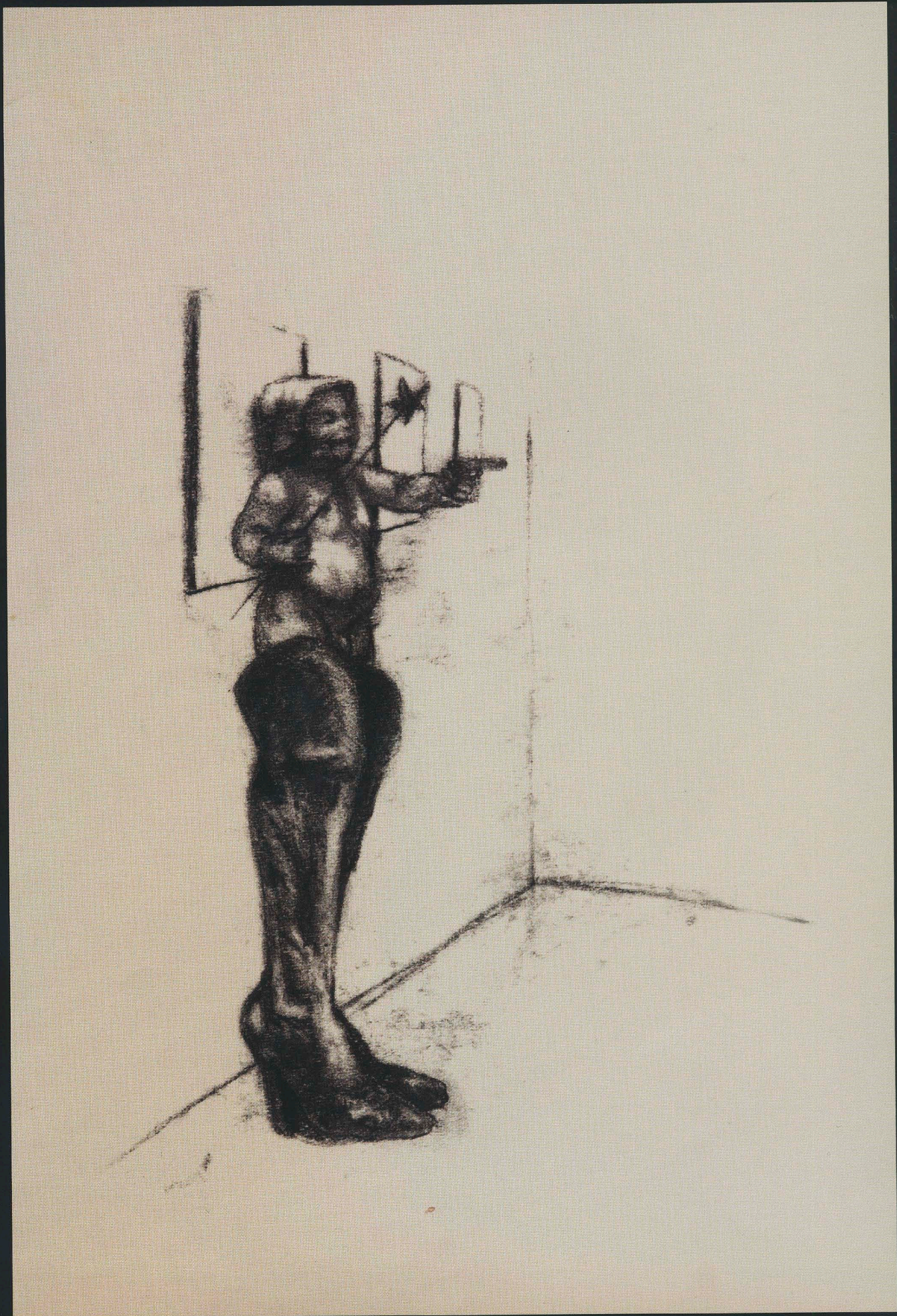
CE QU'ON SAIT MOINS, C'EST QUE LE SPECTACLE DE TON CORPS EST NÉ DANS LA DÉCEPTION DE NE PAS AVOIR EU JEUNE LE CORPS DÉSIRÉ, UNE FRUSTRATION QUI T'A FAIT RENONCER TÔT À TES VELLÉTÉS DE DANSEUR. AUJOURD'HUI, JOLIE IRONIE, TU MULTIPLIES



Belle, 2010

Transfert sur papier rehaussé de crayons de couleur, 54,2 x 32 cm.

© photo Marc Damage. Courtesy galerie Air de Paris.





Le Père de l'abstraction, 2010

Transfert sur papier ancien rehaussé de crayons et pastels secs, 56 x 45 cm.

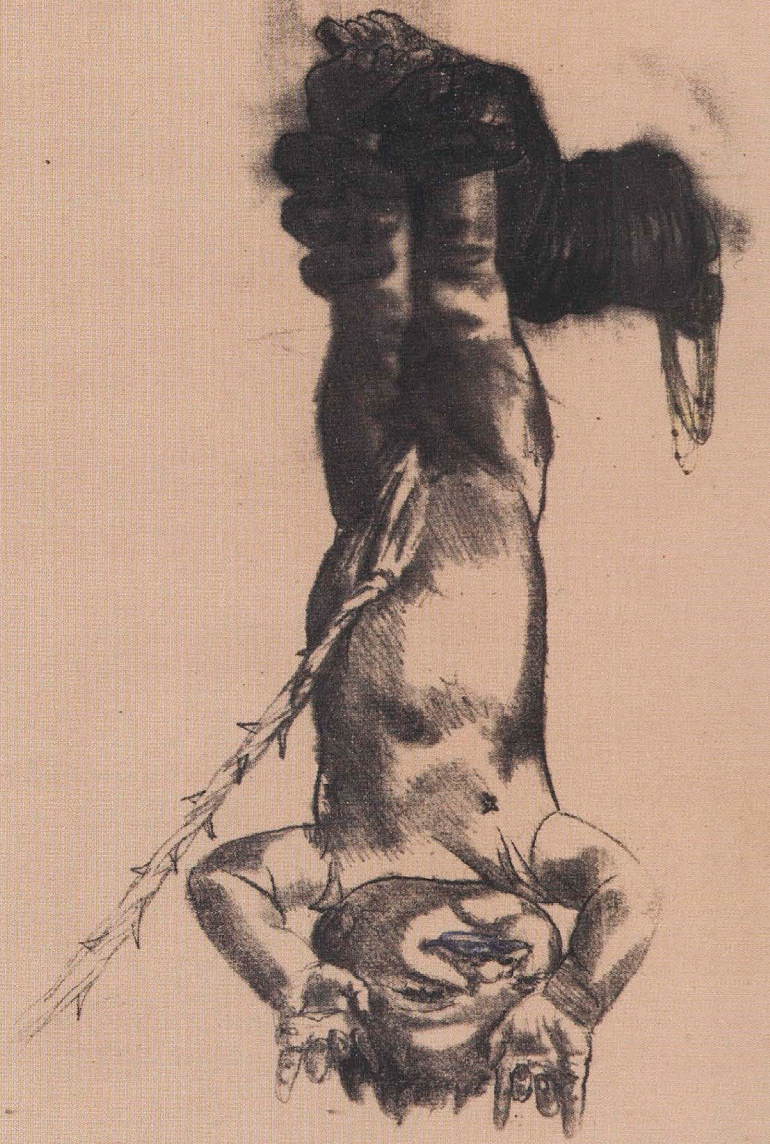
© photo Marc Domage. Courtesy galerie Air de Paris.



Gay Bashing, 1997

Transfert sur papier rehaussé de crayons et de fards, 11,5 x 18 cm.

Courtesy galerie Air de Paris.



Hors de la truie, 2010

Transfert sur papier ancien rehaussé de crayons et de paillettes, 45 x 40 cm.

© photo Marc Damage. Courtesy galerie Air de Paris.

LES EXPÉRIENCES AVEC DES CHORÉGRAPHERS, GISÈLE VIENNE, KWAT'TROKKI, MICKAËL PHELIPPEAU...
DANS QUELLE MESURE CELA TROUVE-T-IL SA PLACE
DANS TON TRAVAIL ?

C'est comme si mes aspirations me rattrapaient. J'ai voulu être danseur avant même de vouloir être dessinateur, mais pour ma famille c'était un truc de pédé, j'avais des cuisses énormes... Aujourd'hui je ne suis pas réellement un danseur, mais je performe pour des chorégraphes et j'ai de vrais petits moments dansés. Cette frustration d'enfant je l'ai investie ailleurs, c'est par elle que j'ai commencé à dessiner des gens qui bougeaient. Toutes les poses de mes héros et de mes héroïnes ont une dimension chorégraphique. Mon plus grand talent, c'est le dessin, mais on utilise ma nature pour des tas d'autres choses. J'aime être un outil qui me permet de faire un travail sur moi en colorant celui des autres.

TU VEUX DIRE QUE TU CONNAIS MIEUX TON CORPS, QUE TU TE L'ES APPROPRIÉ APRÈS L'AVOIR LONGTEMPS SUBI ?
Non, parce que je vieillis et que le corps reste un inconnu. J'ai déjà eu trois corps, avec trois libidos, trois regards, trois bonheurs et malheurs différents, et là, je vais vers un nouveau corps...

TROIS CORPS ?...

Oui, je suis monté jusqu'à 107 kilos, à cause de la boisson et d'une boulimie morbide..., mais à douze ans j'étais déjà traité pour surpoids. Et puis accro aux amphets je suis ensuite descendu à 72 kilos, j'avais un corps de liane, mais là, c'était vraiment contre-nature ! Et depuis dix ans j'essaie de tenir un corps à l'antique, pas du tout le corps gay tel qu'il est représenté dans les magazines, mais un corps athlétique qui reste naturel, avec un peu de gras pour accrocher la lumière en douceur...

LE TRAVESTISSEMENT EST UN AUTRE MOYEN DE RENDRE PRÉSENT TON CORPS, C'EST UN ÉLÉMENT RÉCURRENT DANS TON TRAVAIL : QUE CE SOIT DANS TES EXPÉRIENCES DE COMÉDIEN OU DANS TA FASCINATION POUR LES DRAG SHOW DES ANNÉES SOIXANTE ET SOIXANTE-DIX...

Charles Pierce, Jim Bailey, Craig Russell, on n'a jamais rien fait de mieux... Infernal ! Craig Russel qui imite Anita Bryant, hmmm... Les premières drags sont sublimes, comme des figures antiques. Mais même si chez Gisèle Vienne je finis en travesti, je ne m'inscris pas dans cette tradition, je ne suis pas assez pointu dans cette spécialité. Je rêverais de faire Bette Davis comme Pierce... Il y a malgré tout un geste que je prends à Craig Russell et que je reproduis en concert, lorsqu'il fait Peggy Lee... [Il mime une arabesque avec sa main.] En fait, je me déguise surtout quand on me le demande, et je m'arrange pour qu'on me le demande souvent.

POURTANT DANS TES DESSINS TU APPARAIS SOUS LES TRAITS DE FÉE, DE FAUNE, DE SAINT, PERSONNE NE TE L'IMPOSE. QUANT AUX COLLABORATIONS AVEC BRICE DELLSPERGER, IL T'A LAISSÉ ASSEZ LIBRE, JE CROIS...

C'est vrai, je me glisse dans la peau de vieux, de femmes, d'animaux... Mais dans le dessin il ne s'agit pas vraiment de déguisement, plutôt d'incarnations. Le déguisement, c'est davantage avec Brice. Dans le premier *Body Double* que j'ai tourné avec lui [BD X, remake de *L'important c'est d'aimer* de Zulawski], je me suis senti actrice... Imagine, j'incarnais Romy Schneider ! Pour le dernier [*Body Double 22*, qui reprend

Eyes Wide Shut de Kubrick], je devais créer soixante-dix têtes différentes, c'était un challenge pur et dur. Le déguisement, c'est comme jouer à la poupée avec les copines, j'aime cette transformation éphémère. Surtout la coiffure ! J'adore crêper les perruques parce que je suis chauve, ça me venge, moi qui ai été le mieux coiffé de toute la Côte d'Azur pendant dix ans ! [Photos à l'appui, je découvre les looks capillaires du jeune Verna: Mohican, spike, chignon, cheveux roux, noirs, décolorés dès ses quatorze ans.] Aujourd'hui sur mon crâne j'ai tatoué « onnagata ». Les *onnagata* sont ces jeunes acteurs qui, à la création du théâtre kabuki, jouaient les rôles de femme. Ils étaient aussi prostitués, comme quoi les choses se recourent...

UN SOUFFLE

LE DESSIN EST UNE PRATIQUE QUI PEUT PARAÎTRE TRÈS ACADÉMIQUE POUR UN ARTISTE AUSSI SULFUREUX QUE TOI. TU PUISES MÊME TES RÉFÉRENCES DANS L'HISTOIRE OFFICIELLE...

Une pratique académique, oui, mais aménagée. J'ai eu une formation qu'on appellerait « classique ». Mon premier maître de dessin, Patrice Giuge, est un incroyable restaurateur de tableaux. Quand en Italie on veut restaurer un Cimabue, c'est lui qu'on appelle. C'est lui le premier à m'avoir mis à la peinture et formé au dessin. Et puis je n'invente rien, la fête est finie depuis longtemps. Quand je pioche dans l'histoire de l'art, je ne me marginalise pas, je rejoue les formes du répertoire. En revanche, ce qui me plaît, c'est de leur faire dire des choses différentes alors qu'on croit qu'elles n'ont plus rien à exprimer. J'aime les formes qu'on pense épuisées, les choses ringardes. D'ailleurs quand j'ai commencé, personne ne voulait de mes dessins. Ils m'ont quand même valu mon poste à la Villa Arson...

UNE AUTRE PARTICULARITÉ, TU ES UN DESSINATEUR MYOPE. ET DE CET HANDICAP TU AS FAIT UNE OCCASION DE SINGULARITÉ. ÇA SE TRADUIT ESSENTIELLEMENT DANS UN TRAITEMENT DU FLOU, DU SFUMATO ET DU TRAIT SACCAGÉ QUI FORCENT LA VUE DU SPECTATEUR...

Oui, ce sont mes dessins qui sont myopes. Souvent ils requièrent la double vue, pour voir le dessin dans le dessin, ce qui se cache dans les macules.

ON PEUT AVOIR L'IMPRESSON QUE TOUT Y EST SOUFFLÉ, TENU DANS UN ENTRE-DEUX, AU BORD DU RÉEL...

Mes dessins flottent toujours dans un rien. Les scènes ou les personnages ne se montrent jamais en relation avec leur décor. C'est comme s'ils naissaient du rien ou du tout. La feuille est vide, sauf un motif. Le vide me fait penser au silence durassien où chaque mot doit avoir son temps de déflagration. Je reproduis quelque chose de similaire dans mes images.

OUI, L'APPARITION A EFFECTIVEMENT À VOIR AVEC L'EXPLOSION. JEAN-LUC NANCY DIT DU DESSIN (2) QU'IL EST L'ACTE MÊME DE FAIRE APPARAÎTRE, QUE TRACER UN TRAIT REND VISIBLE, REND PRÉSENTE LA FORME. TON TRAITEMENT DE L'IMAGE PARTICIPE-T-IL DE CET ÉLAN, MAINTENIR LE DESSIN DANS UNE DYNAMIQUE NAISSANTE ?

C'est exactement ça. En même temps, on ne sait pas s'il est en train d'apparaître ou de disparaître. On est bien plus dans une transformation de ce genre, un peu hésitante. Il ne faut pas négliger l'esthétique de la perte dans mon travail, qui correspond



Propagation forcée de la foi, 2010

Transfert sur papier, rehaussé de crayons de couleur, 29,2 x 58,6 cm.

Édition 1/1. © photo Marc Damage. Courtesy galerie Air de Paris.







à mon sentiment de la vie. Je suis touché par une certaine beauté chez les gens qui ne s'expriment que lorsqu'ils lâchent prise, ou qu'ils vieillissent, ou même qu'ils meurent. Il y a quelque chose de l'ordre de la fragilité, de ce qui est en train de mourir et qui ne cesse jamais de vivre. J'essaie d'exprimer cette tension.

D'AILLEURS LA FORME VIEILLIE DE TES DESSINS LAISSE PLANER LE DOUTE. ON NE SAIT PAS TROP QUELLE ORIGINE LEUR ATTRIBUER. ON LES CROIRAIT D'UN AUTRE TEMPS. ON POURRAIT SE MÉPRENDRE ET Y VOIR COMME UN RELENT NOSTALGIQUE, OU UN CERTAIN PURISME...

Je déteste la position du puriste, le fétichiste du trait ou l'érudite rock. Utiliser des vieux stocks, des vieilles affiches concerne plutôt ma phobie du neuf. Je ne supporte pas le neuf, je déteste les habits comme les corps neufs. J'y préfère les choses qui ont été éprouvées, les vieilles peaux. Mon papier ressemble à de l'ambre, il a quelque chose d'organique, il se jaunit dans des couleurs de salive, de sueur, de lymphes, il vieillit dans ces couleurs-là. L'immaculé ne correspond à rien de moi. Ce n'est pas pour pousser la fausse archéologie, du type [il prend un air pincé] «un dessin XIX^e un petit peu osé». Non, mes dessins ont l'air perdus ou retrouvés...

ET ANONYMES ?

Anonymes, oui, mes dessins jouent à l'être. On y retrouve plusieurs manières, les uns sont plus chiadés, léchés, très XIX^e, d'autres ressemblent à de vieux dessins d'étudiant. Parce que l'erreur aussi signifie quelque chose. Même si l'on reconnaît mes dessins, je n'ai pas un seul style.

ÇA ME PERMET D'ABORDER LA QUESTION DE L'ART ACTUEL. PENSES-TU QUE TON DESSIN SOIT CONTEMPORAIN ?

Totalement. Il est contemporain car il fait écho à d'autres personnes qui vivent ici, maintenant. Le jour où les gens cesseront de se reconnaître dans mes dessins, alors oui, je serai dépassé. Et puis je suis un pur produit de mon époque, un mec de mon âge. J'aime les dessins de Pettibon, Crumb, Stéphane Calais ou Hippolyte Hentgen, et les dessins d'ordinateur aussi peuvent être magnifiques. En ce moment je curate une expo avec des artistes qui ont vingt ans de moins que moi, sans complexe, on fait des choses si différentes !

DANS TA PRODUCTION RÉCENTE LA COULEUR EST PLUS MARQUÉE, RECOUVRANT DES FONDS ROUGES PAR EXEMPLE, SERAIT-CE UNE POSSIBLE ÉVOLUTION DE TON TRAVAIL ?

Non, ça me prend de temps en temps, si ça peut ajouter du sens au motif, je ne me l'interdis pas. Mais j'aime surtout les couleurs mortes, les couleurs passées sur du noir pour les casser. C'est la raison pour laquelle j'utilise du maquillage, des pigments qui laissent transparaître les couleurs dessous. Je n'ai jamais fait de dessins complètement éclatants, polychromes, joyeux..., ce ne serait pas très new wave !

UN MOT SUR LES TITRES. TU JOUES D'AILLEURS SOUVENT AVEC. JE PENSE À PARQUES AVENUE OU AUTODAPHNÉ...

Le «Sans titre», moi, ça m'emmerde. C'est un choix que je respecte, chez Jean-Luc Blanc par exemple. Mais j'aime la cerise sur le gâteau, ce qui fait dévier le sens de l'image quand on le lit. J'aime

énormément la langue française, ses étymologies, son histoire. Pour autant je ne me sens pas écrivain. Du temps de Dustan, on m'avait proposé une autofiction, mais vraiment ça ne valait pas le coup. L'écriture, ce n'est pas pour moi.

LA SCULPTURE EN REVANCHE EST UN DOMAINE QUE TU COMMENCES À EXPLORER...

J'y viens, oui. Après les cockrings en verre, je fais des plugs en terre cuite. J'en ai un, là... enfin, pas sur moi ! Récemment on m'a proposé d'investir la forêt de Verdun (3). Je vais y planter une baguette magique de sept mètres de haut... Le combat de l'étoile contre la croix reste une formule, mais malgré tout, l'étoile, c'est vraiment une grâce dans ce lieu nourri au sang, avec des calvaires à chaque intersection. J'ai également plusieurs projets de sculptures avec des moulages de mon corps et surtout de mes parties.

UN JEU DE RÔLE

CE QU'ÉRIC TRONCY DÉFINIT DANS TON ŒUVRE COMME UN TRAVAIL D'INTERPRÉTATION (4) LE DISTINGUE CLAIREMENT DE LA PARODIE OU DU REMAKE, ET EN MÊME TEMPS T'ÉLOIGNE D'UNE CONCEPTION DE LA PURE CRÉATION...

Ce que je fais est toujours nouveau puisque que je ne l'ai pas encore fait. Ne serait-ce que parce que dans l'interprétation je fais dire quelque chose d'autre. Rien n'appartient à personne, et tout à tout le monde. Je ne suis ni dans l'emprunt ni dans l'appropriation, je suis plutôt dans la révérence. Je réactive des choses pour voir si elles ont perdu leur force d'évocation. J'aime aller chercher les figures oubliées de l'histoire de l'art, ces vieilles actrices tellement resucées qu'on croit qu'elles n'ont plus de sens. Je les exhume, les maquille et leur fait rejouer une dernière scène, une scène qui ne se termine pas. Comme un générique de fin qui revient sans cesse. J'aurais pu dire un générique de début, mais non, il y a un certain romantisme qui se joue là.

ET PAS SEULEMENT DANS L'HISTOIRE DE L'ART, PUISQUE TU EMPRUNTES AUSSI DES POSES À DES PHOTOGRAPHIES DE MÉDIAS OU À DES ORNEMENTS DE TOMBEAUX ÉGYPTIENS. TU INTERPRÈTES FINALEMENT PLUS L'HISTOIRE D'UN CORPS QUI RESTE LE MÊME À TRAVERS LES ÂGES ET LES INDIVIDUS...

Oui, l'histoire du corps à travers ses images. Chacun vit dans son vaisseau, certains comme moi sont un peu plus obsédés par la question, l'investissent, et en font leur métier. Mes héros vivent, bougent, se transforment, et c'est ce qui trouve un écho chez les gens. De la même façon qu'en danse le spectateur voit ce que son corps ne peut pas faire.

TON INTERPRÉTATION EST GÉNÉRALEMENT TEINTÉE D'HUMOUR, DU PLUS CYNIQUE JUSQU'AU GROTESQUE. EST-CE UNE MANIÈRE DE TOUT TOURNER EN DÉRISION ?

Non, l'humour, c'est toujours un lubrifiant pour faire passer des choses plus lourdes et plus épaisses. Le rire a dans mon travail quelque chose de désespéré face à ce cadeau qu'on n'avait pas réclamé qu'est la vie. C'est à mettre en rapport avec ma révérence pour les décadentistes, Goya, Bosch... Il y a un rire tragique. Après, la gaudriole, c'est pour les amis.

CE GOÛT POUR « L'ESPRIT FIN DE SIÈCLE » DES DÉCADENTISTES, QUE L'ON RETROUVE DANS LES SLOGANS ÉNERVÉS DES PUNKS OU DANS LA RÉFÉRENCE À CLAUDE AVELINE (« LE PIRE EST L'ENNEMI DU MAL »), C'EST UN ESPRIT DE RÉVOLTE QUE TU REVENDIQUES, OU QUE TU UTILISES ?

J'ai une nature paranoïaque qui me fait me réveiller à trois heures du matin, énervé, à gaspiller mon énergie... la marée noire monte en moi. Je suis né dans la colère, une colère morbide, triste et subie, à coups d'humiliations. Je suis tellement affecté par ce qui me paraît injuste ou laid... Pour autant mes dessins ne sont pas colériques, ils ne dénoncent pas. Parmi ceux que j'ai réalisés pour Monstre, deux sont un peu mordants, mais gentiment. La seule chose qui transparaisse de cette révolte reste le rire.

TU MÉLANGES TOUJOURS *HIGH* ET *LOW CULTURE*, IL S'AGIT DE FAIRE COÏNCIDER DES MILIEUX QUE TOUT OPPOSE...

Quand j'ai appris à dessiner, d'abord en autodidacte, je copiais Michel-Ange et les X-Men. J'ai plein de goûts de pauvres dont je reste fier, j'ai des tatouages ringards aussi.

C'EST LIÉ À LA QUESTION DE LA CLASSE SOCIALE, DU CHOC ENTRE LES MILIEUX CULTURELS ?

Oui, quelque chose comme ça. Je me suis affranchi de mon milieu, de ma religion, après un training catholique dur — j'ai été scout et enfant de chœur. Même si je reste fier de ces origines modestes, je suis content de m'être élevé en me cultivant. Aujourd'hui transmettre cette culture est très important dans ma vie. J'aime la passation, l'apprentissage mutuel, être pédagogue. Pour moi qui n'ai pas d'enfant, ce partage entre les générations valide mon existence.

TU CULTIVES UN GOÛT POUR LES IDOLES COMME DIAMANDA GALÁS, IGGY POP, SIOUXSIE SIOUX, LUX INTERIOR, DEBBIE HARRY, NICO QUE TU REPRODUIS SUR SCÈNE... UNE AUTRE MANIÈRE D'ATTIRER LA RECONNAISSANCE, PEUT-ÊTRE ? TU CHERCHES À LEUR RESSEMBLER ?

Je ne serai jamais à leur hauteur. D'abord parce que je n'ai pas toujours une confiance absolue en moi, j'ai du mal avec la critique. Quand quelqu'un me fait un compliment sincère, je le méprise parce qu'il n'a sans doute aucune culture ou qu'il a un goût de merde. Je travaille ça, j'apprends à mieux recevoir les bonnes critiques. Ensuite, j'ai comme beaucoup d'artistes dans l'art contemporain le complexe de la pop star. Les applaudissements sont une drogue dure, la plus accrocheuse que j'aie jamais goûtée. Mais je ne me considère pas comme un chanteur. J'ai une voix, que je travaille, mais quand je chante c'est plutôt une blague bien menée, une activité plus périphérique par rapport au dessin ou à la photo, mais pas moins sérieuse. Mes premiers concerts, à la fin des années quatre-vingt, qui mêlaient peinture, rock et vidéo, je les donnais dans des hôpitaux psychiatriques. J'étais au cœur de l'étrangeté des gens, c'était super, on était tous pareils. Puis j'ai collaboré avec les Dum Dum Boys, on a même donné une de nos premières représentations à Monaco, aux côtés de Lou Reed et de John Cale, mais c'était très mauvais, on n'était vraiment pas rodés, et la scène était impraticable. Ensuite il y a eu

Arnaud Maguet avec qui on a formé The Beauty and the Beat, et maintenant I Apologize, avec qui je chante dans les centres d'art ou sur France Culture.

UNE PHRASE DE NIETZSCHE RÉSUME À MON SENS TA DÉMARCHE ARTISTIQUE, « MATURITÉ DE L'HOMME : CELA VEUT DIRE AVOIR RETROUVÉ LE SÉRIEUX QU'ENFANT, ON METTAIT DANS SES JEUX (5) ». TU ES D'ACCORD AVEC ÇA ?
C'est parfait.

- (1) Direction des arts plastiques.
- (2) Notamment dans *Le Plaisir au dessin*, catalogue publié à l'occasion de l'exposition éponyme au musée des Beaux-Arts de Lyon (octobre 2007-janvier 2008).
- (3) L'association Le vent des forêts, qui assure la diffusion de l'art contemporain dans la Meuse.
- (4) «L'Interprète», Jean-Luc Verna. *Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé? - Non.*, Un, deux... quatre éditions, Clermont-Ferrand, 2003, pp.41, 42.
- (5) *Par-delà bien et mal*, IV^e section, § 94, in *Nietzsche. Œuvres*, Flammarion, Paris, 2003, trad. Patrick Wotling, p. 696.

FLORIAN GAITÉ est doctorant en philosophie (Paris-X Nanterre). Il croise neurosciences et théorie de l'art contemporain pour constituer une généalogie de la création. Il prolonge ses recherches en neuroesthétique au travers de publications critiques, de conférences et de commissariats d'exposition.

